

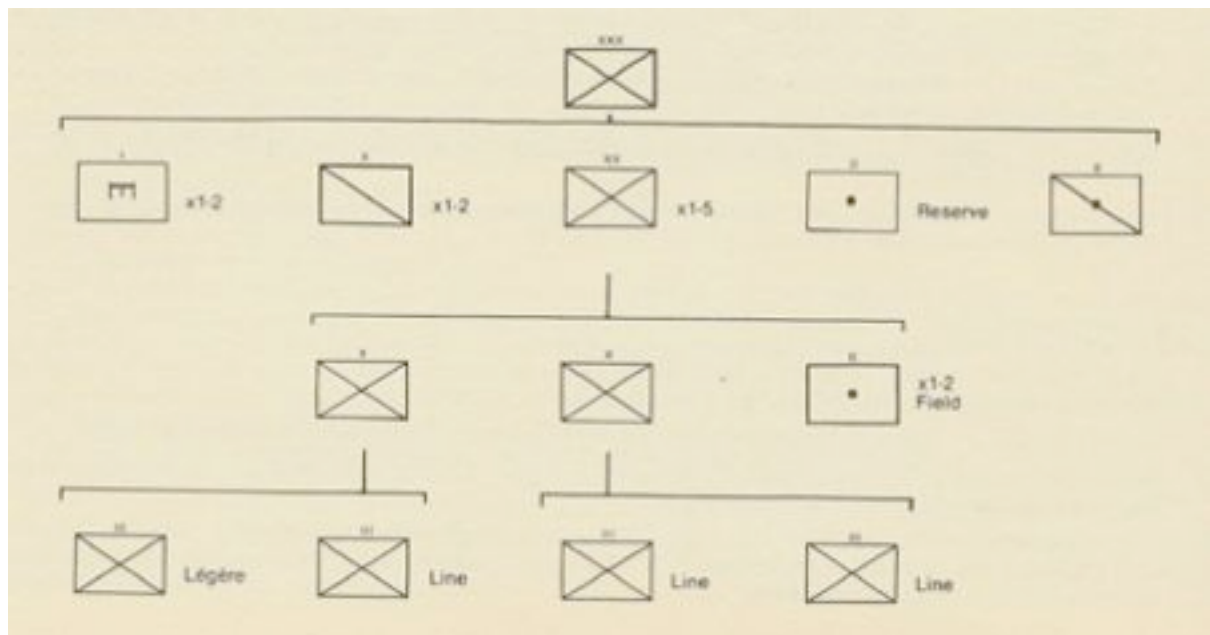
L'ORGANISATION DIVISIONNAIRE SOUS LE PREMIER EMPIRE

Conférence prononcée par Diégo Mané pour l'Académie Napoléon
le 16 janvier 2014 au Musée d'Histoire de Lyon

La période napoléonienne fut l'âge d'or des trois armes, infanterie, cavalerie, artillerie. il exista à l'époque des divisions d'infanterie et des divisions de cavalerie, l'artillerie était dotée à raison d'une ou deux batteries de 6 ou 8 pièces par division, le reste étant regroupé dans des réserves de l'arme.



*Infanterie en campagne 1813 (Détaille)
Ici le 36e de Ligne, Division Philippon, 1er Corps d'Armée (Vandamme)*



Organigramme Corps d'Armée -> Divisions -> Brigades -> Régiments

La division se trouve donc être la première «grande unité» composée de deux armes, infanterie et artillerie, ou cavalerie et artillerie, le corps d'armée, l'échelon supérieur, étant le premier dont le chef, à la tête d'«une petite armée», dispose des trois armes sous la forme de plusieurs divisions d'infanterie, d'une ou deux brigades de cavalerie, et d'une réserve d'artillerie.

Mais revenons au sujet du jour, l'organisation divisionnaire, abordé sur le plan de l'arme principale car la plus nombreuse, j'ai nommé l'infanterie. Déjà pourquoi la plus nombreuse ? Parce-que la moins coûteuse à former et entretenir. Il suffit en effet d'hommes à l'infanterie, alors que la cavalerie a besoin d'hommes et de chevaux, et l'artillerie nécessite hommes, chevaux et matériels...



*Infanterie de ligne française en marche d'assaut vers 1810.
Dessinés là pour "être sur l'image", tambour comme officier ne s'y trouvaient pas.
Le capitaine était à la droite de son peloton, les tambours derrière la droite du peloton et les lieutenants et sous-lieutenants derrière leurs sections respectives.*

De ces trois armes en outre seule l'infanterie peut tout faire et passe partout, la cavalerie est fragile et ne peut rien en zones accidentées, boisées ou urbaines. Quant 'à l'artillerie, seule, elle n'est d'aucune utilité et serait bien vite enlevée car sa défense échoit aux autres armes. L'infanterie est donc bien à l'époque impériale «la reine des batailles»...

L'infanterie «de la ligne», pour la distinguer de celle «de la Garde», se composait d'infanterie de ligne et d'infanterie légère, mais à partir de 1808, après la montée en puissance des voltigeurs des bataillons, cette différence s'est, dans la grande majorité des cas, résumée à l'appellation et à l'uniforme, car ligne comme légère étaient armées et utilisées très exactement de la même manière, la légère perdant dès lors sa spécificité.

L'infanterie est surtout une histoire d'hommes, hier paysans, demain soldats, qu'il faut aujourd'hui former à leur futur métier. Les jeunes conscrits passent donc par l'Ecole du soldat, où on leur apprendra, de plus en plus rapidement, parfois même pendant la marche de concentration vers le front, comme en 1813, les rudiments «vitaux» qui sont de savoir marcher au pas ou charger un fusil. Sinon l'essentiel était que chacun soit capable de demeurer épaule contre épaule entre son voisin de droite et son voisin de gauche.

L'armement du fantassin

L'armement standard du fantassin français sous l'Empire était le fusil d'infanterie «Charleville» modèle 1777 modifié An IX (1800-1801) qui sera produit à 2 millions d'exemplaires... Il mesurait 1,52 m sans sa baïonnette et pesait près de 4,4 kg.



Le fusil "Charleville" 1777

Il tirait des balles sphériques de 17,5 mm pesant 27 g (le soldat avait dans sa giberne 35 cartouches à balle, réunissant dans un sachet la balle et la poudre nécessaire au tir. La portée efficace était de l'ordre de 100 m, le projectile allant jusqu'à 250 m. Mais un individu isolé tiré à 100 m et atteint sera véritablement malchanceux car la dispersion était considérable. Les Anglais l'avaient compris qui ne tiraient que de près.

Le chargement se faisait en douze temps et dix-huit mouvements. Une cadence de tir de l'ordre de 3 coups/minute pouvait être atteinte par des troupes d'élite, la norme étant plutôt 2 coups/minute pour des troupes «normales» et tombait à 1 coup/minute pour des Conscrits sous-entraînés, soit ceux de 1813-1814, quand on leur avait appris à charger leur fusil, ce qui ne fut pas toujours le cas.

En outre une poudre de mauvaise qualité, ce qui se rencontrait partout sauf en Angleterre, occasionnait environ 10 % de ratés et amenait l'arme à s'encrasser très rapidement, obligeant le fantassin à uriner dans le canon pour le «nettoyer».

L'arme à feu était «prolongée» d'une baïonnette de 40 cm servant pour le combat rapproché, surtout quand le manque de temps n'avait pas permis de recharger le fusil, où que le feu s'était avéré incapable d'arrêter l'ennemi. Français et Russes, mauvais tireurs, y faisaient davantage recours que les autres nations. Le célèbre Souvarov disait volontiers : «la balle est folle, seule la baïonnette est sage».

Il est vrai que la baïonnette faisait si peur de loin que peu de troupes se risquèrent à s'y frotter de près autrement que contraintes et forcées, ou encore par hasard. En général l'un des deux corps de troupes opposés «cassait» avant le choc, et dès lors les pertes, occasionnées par la baïonnette relevaient de la poursuite et non d'un combat face à face.



La baïonnette

L'exemple de Maida, en juillet 1806, est parlant, avec au soir de la bataille, allongés à l'ambulance anglaise, 300 Anglais blessés de face, et 600 Français blessés dans le dos... sans compter les tués respectifs.

L'épisode hanovrien de 1803 est intéressant aussi par l'anecdote du ministre de l'électorat, von Lenthe, craignant d'indisposer les envahisseurs français, et donnant la consigne au chef de l'armée hanovrienne, Wallmoden, de «ne pas souffrir que les troupes tirent, et seulement en cas d'urgence -à supposer la légitime défense- d'utiliser la baïonnette avec modération». Cela ne s'invente pas.

Les gradés (caporaux, sergents...) des Fusiliers et Chasseurs, et tous les hommes des compagnies d'élites, étaient en outre dotés d'un sabre court, dit «briquet», de 75 cm dont 59 cm de lame, nécessitant un baudrier spécifique supplémentaire, auquel était alors réunie la baïonnette et son étui. Cette arme, que l'on peut comparer au sabre d'abordage des marins, s'avéra d'une utilité douteuse sur les champs de bataille, mais en revanche bien pratique au bivouac, pour couper du bois, tailler un gibier, faire cuire des pommes-de-terre...



Le sabre briquet

Il est pour finir sur le sujet intéressant de souligner que si la plupart des soldats étaient, au moins sommairement, entraînés à tirer, et que tous les règlements incluaient de larges chapitres concernant le chargement du fusil et son maniement sur ordres pour différents types de tir, il n'existait aucune formation ni entraînement pour l'utilisation de la baïonnette ou du sabre briquet par l'infanterie, comme si cela allait de soi. «L'ennemi ? Dans le fossé les tripes à l'air !»

LE PELOTON

Après l'Ecole du soldat venait l'Ecole du peloton. Ainsi appelait-on la compagnie pour la manoeuvre. Parfois les deux se confondaient, mais souvent les pertes amenaient certaines compagnies à fondre plus vite que d'autres, et donc avant chaque opération de guerre on formait les pelotons de manière à égaliser lesdits pelotons et leur conserver une taille «normale» pour tenir leur front de bataille. En pratique un peloton moyen comptait cent hommes cadres compris, évoluant sur trois rangs d'hommes jusqu'en octobre 1813.

C'est à ce niveau de l'instruction que les soldats apprenaient à manoeuvrer ensemble, et à exécuter tous les ordres du règlement, comme des automates, aveuglément. Ce qui est bien qualifié par une sentence de l'Empereur qui dit qu'«un soldat ne voit guère au-delà de sa compagnie». D'ailleurs on ne le lui demandait pas. Seul le combat en tirailleurs, soit en ordre dispersé, où les Français excellaient et dominaient tous leurs adversaires sauf les Anglais, laissait un peu libre cours à l'esprit d'initiative.



Compagnie de Jeune Garde déployée (figurines de 15 mm)

Sauf précision contraire, toutes les illustrations montrant des figurines, sont tirées, avec son aimable autorisation, du site d'Emmanuel Roy, dont le lien vous est donné ci-dessous :

<http://www.voltigeurs.populus.ch/>

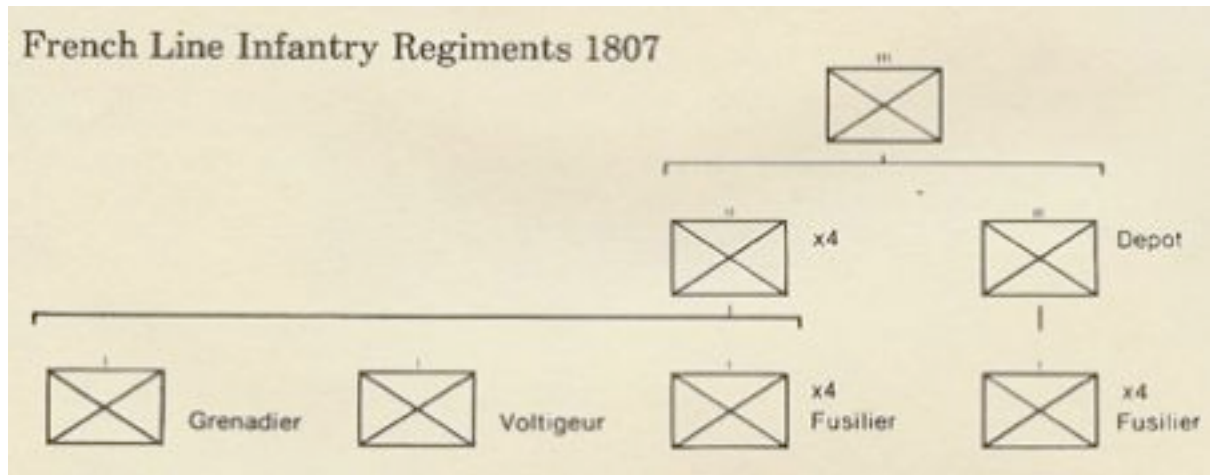
Elles présentent l'avantage de donner le "look réel" des troupes, qu'un schéma où même la plupart des peintures ou illustrations ne sauraient rendre correctement.

Le peloton de Jeune Garde ci-dessus, théoriquement de 210 hommes, n'en aligne qu'environ 120, soit un peu moins de 500 hommes pour les quatre compagnies des bataillons illustrés aux pages suivantes.

LE BATAILLON

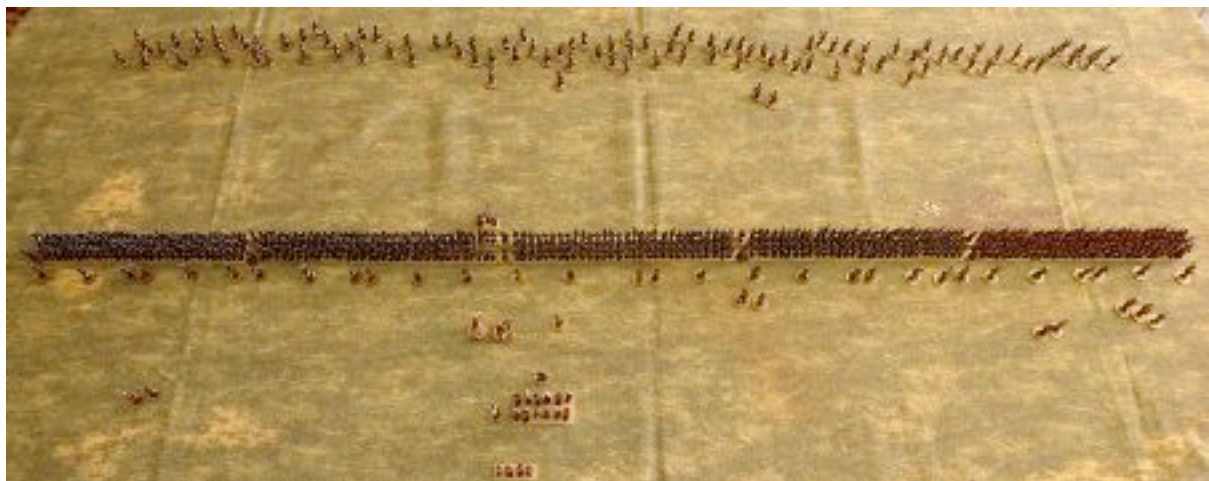
L'Ecole du bataillon est la pièce essentielle de tout règlement de manoeuvre. Le bataillon est en effet l'unité tactique de base dans la main du général de division. La division pouvait donc compter de 8 à 16 bataillons selon les circonstances, toujours en deux brigades de deux régiments de deux à quatre bataillons, parfois plus à chaque niveau. On vit des divisions de 15.000 hommes en 1812... et de 800 hommes en 1814 !

Composé à partir de 1808 de 6 compagnies théoriquement de 140 hommes chacune, montant le tout à 840 hommes, le bataillon moyen sur le terrain ne dépassera guère les 600 hommes, soit 100 hommes par compagnie/peloton. Une de ces six compagnies était formée de Grenadiers, soit le plus souvent de solides vétérans, plus grands et plus forts que les autres soldats. Cette compagnie était dite «d'élite» et se tenait toujours à la droite de son bataillon lorsqu'il était déployé.



Organigramme Régiments -> Bataillons

Napoléon créa fin 1805 une deuxième compagnie d'élite, sous la forme des Voltigeurs, dans le but de doter chaque bataillon de son infanterie légère propre, ce qui eut aussi l'avantage moral considérable d'ouvrir «l'élite» aux hommes petits et pas moins doués pour autant, au contraire. Cette compagnie de Voltigeurs, quand elle n'était pas déployée devant le bataillon en tirailleurs, se tenait à la gauche de la ligne. Les deux compagnies d'élite disposaient, outre leur fusil et baïonnette, d'un sabre briquet pour le corps à corps.



Bataillon de ligne déployé avec tirailleurs (figurines 15 mm). L'effectif théorique de 840 hommes était rarement atteint, et tournait le plus souvent autour de 600 hommes comme ici. Le peloton de Grenadiers (à la droite) et les quatre compagnies de fusiliers en ordre serré sont éclairées par l'écran des voltigeurs.

Entre les deux compagnies d'élite se trouvaient les quatre autres compagnies du bataillon, dites «compagnies du centre», composées de Fusiliers. Au début la «sélection» se fit surtout «à la taille» vu que les soldats étaient en majorité (2/3) des vétérans, puis l'ancienneté de services et l'expérience y présida, avant que les désastres de Russie n'amènent à reconstituer des divisions entières de conscrits inexpérimentés, dont les compagnies d'élite n'eurent que le nom et furent derechef sélectionnées «à la taille».



Bataillon de la Jeune Garde en colonne serrée (figurines 15 mm)

Ces six «sous-unités» ou pelotons, capables de se diviser en demi-pelotons ou sections, permettaient au bataillon de prendre toutes les formations de combat du régiment, dont la «ligne» déployée pour le feu, la «colonne par division» sur deux compagnies de front pour l'attaque ou les mouvements sur le champ de bataille, et le «carré» pour résister à la cavalerie. Les tirailleurs pour harasser l'ennemi.



Bataillon de la Jeune Garde en colonne par pelotons à demi-distance.

Par demi-distance on entend ci-dessus la moitié de la distance tenue par le front d'un peloton, de telle sorte qu'en le rompant en deux sections leur conversion à droite et à gauche puisse se faire sans entrer en «collision» avec l'autre peloton.



*Les 2e et 3e pelotons rompent par sections à droite et à gauche.
Il s'agit ici de la manoeuvre visant à former le carré à partir de la colonne.*



Le 4e peloton s'avance à son tour pour fermer le carré.



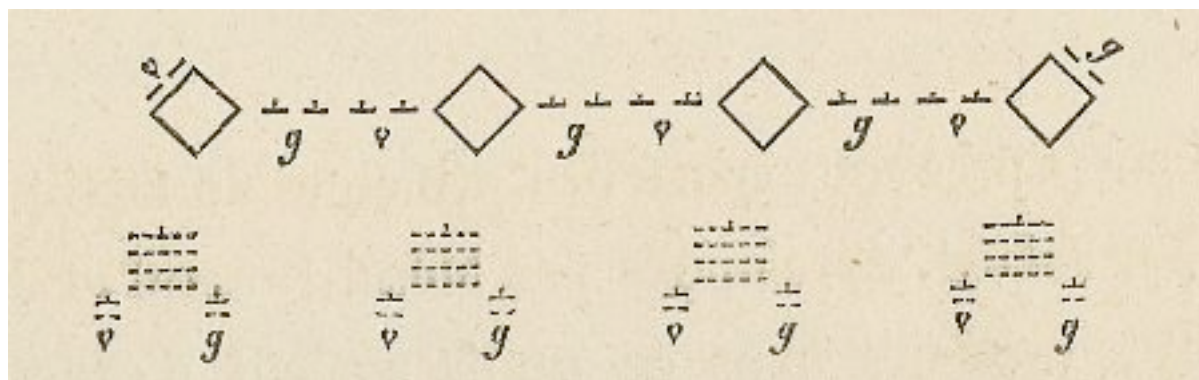
Le carré est fermé. Il reste au 4e peloton à faire demi-tour (individuels) de façon à bien faire face dans les quatre directions, ce qui est le but d'un carré.

Dans le cas d'un bataillon de la ligne, à 6 compagnies/pelotons, la formation de combat est la "colonne par divisions", soit par deux compagnies de front. Dans cette configuration, c'est la 2e division qui rompt par compagnie/peloton à droite et à gauche pour former les côtés du carré, et la 3e division qui vient le fermer.

LA DIVISION D'INFANTERIE

La division d'infanterie était une «grande unité» comptant le plus souvent deux brigades de deux régiments de deux ou trois bataillons de 6 compagnies ou pelotons de 100 h, soit 5.000 à 8.000 fantassins, plus les artilleurs, le train, parfois une compagnie de sapeurs...

Au dessus du bataillon les règlements ne parlent plus «d'école» car d'une part ce niveau dépasse l'entendement attendu des soldats et même des officiers «subalternes» et, d'autre part, il n'existait aucune certitude avérée du bien fondé de telle ou telle méthode. Une dispute féroce entre les tenants de l'ordre profond (les colonnes) et ceux de l'ordre mince (les lignes) faisait rage depuis la guerre de Sept ans. Même les guerres de la Révolution, qui ont fait voler en éclat les principes fédériciens considérés jusque-là comme la panacée universelle, n'y mettront pas fin puisque la querelle reprendra après la Restauration. (De fait seule l'apparition de la mitrailleuse mettra un terme à la discussion).



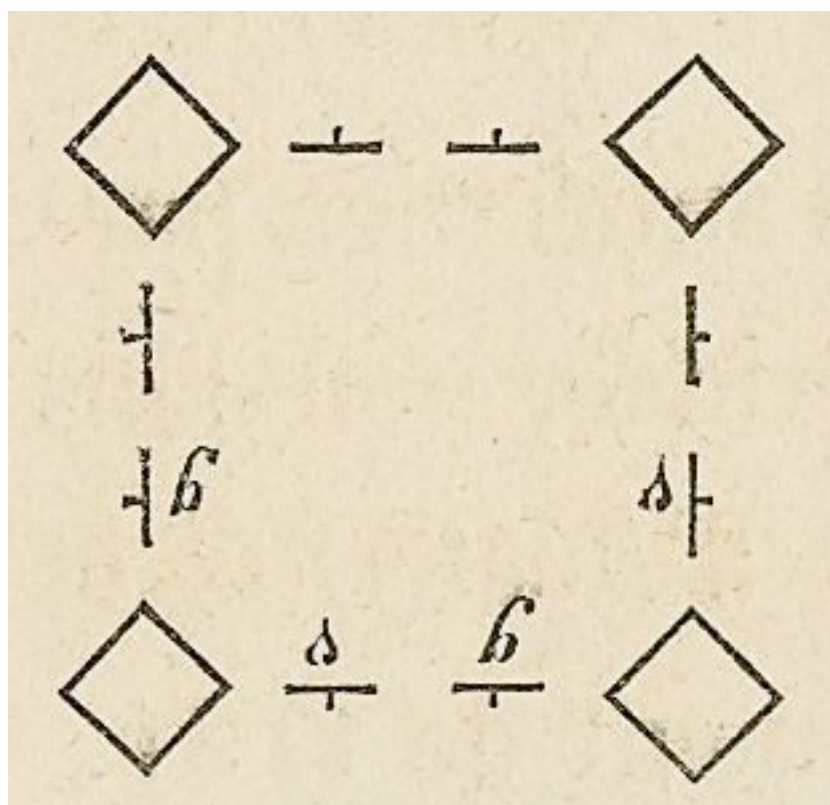
Brigade en ligne de carrés

Un quart de tour à droite a précédé le passage de colonne à carré afin qu'ensuite les tirs se croisent sur l'ennemi sans s'atteindre entre amis. Les compagnies d'élite viennent former courtine entre les carrés et renforcer les extrémités.

Dans le règlement de 1791 qui malgré ses imperfections notoires tiendra jusqu' en 1831, on parle donc prudemment du principe d' «Évolutions de lignes», à comprendre dans le sens «lignes de bataille» composées de plusieurs bataillons, régiments, brigades, etc...

Dans ces évolutions sont appliqués aux bataillons, sous-unités de l'entité supérieure, les mêmes principes qu'aux compagnies par rapport aux bataillons. On verra donc régiments, brigades, divisions, selon, former des lignes, des colonnes, des carrés, de la même manière qu'un bataillon en plus gros, atteignant parfois au gigantisme et aux limites du bon sens, avec dans quelques circonstances célèbres des échecs fracassants comme à Wagram, que l'on parvint à cacher, où à Waterloo, que l'on ne put déguiser, eu égard au fait pluri-séculaire qui veut que ce soient toujours les vainqueurs qui écrivent l'Histoire...

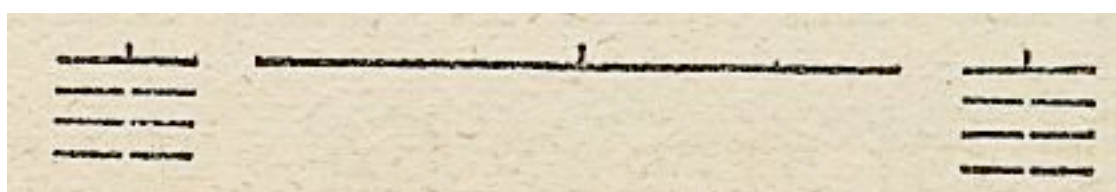
Même si, première entorse de taille, car quelle entorse, le "Mémorial de Sainte-Hélène", pourtant dicté par un vaincu, finit par peser davantage que la vérité vraie !



Carré de brigade

Ici, les quatre bataillons de la brigade forment chacun leur quatre compagnies de fusiliers en carré "pointe en avant", les compagnies d'élite formant courtine entre chaque carré. En 1812 l'existence de l'artillerie régimentaire permettait en outre de renforcer d'un canon les pointes extérieures de chaque carré.

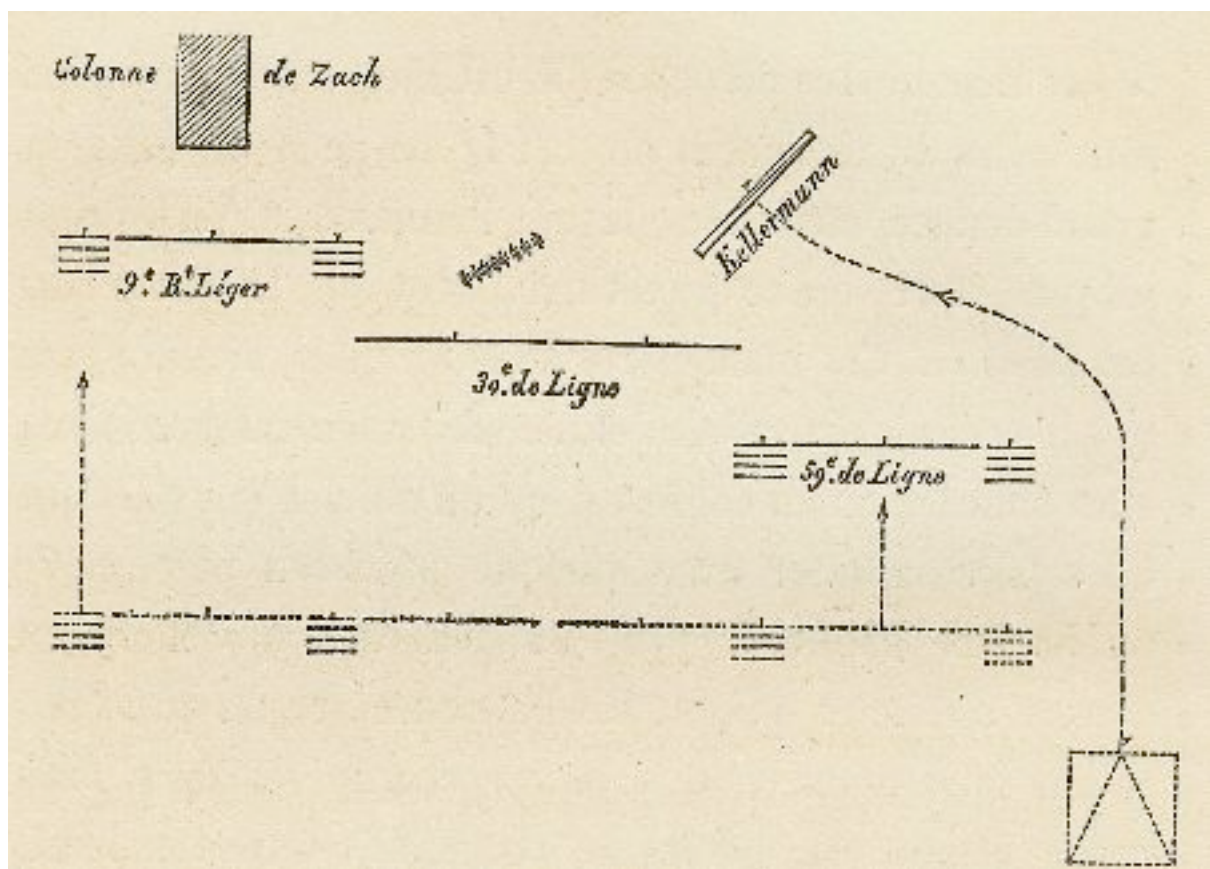
Formations de combat divisionnaires tout au long de la période



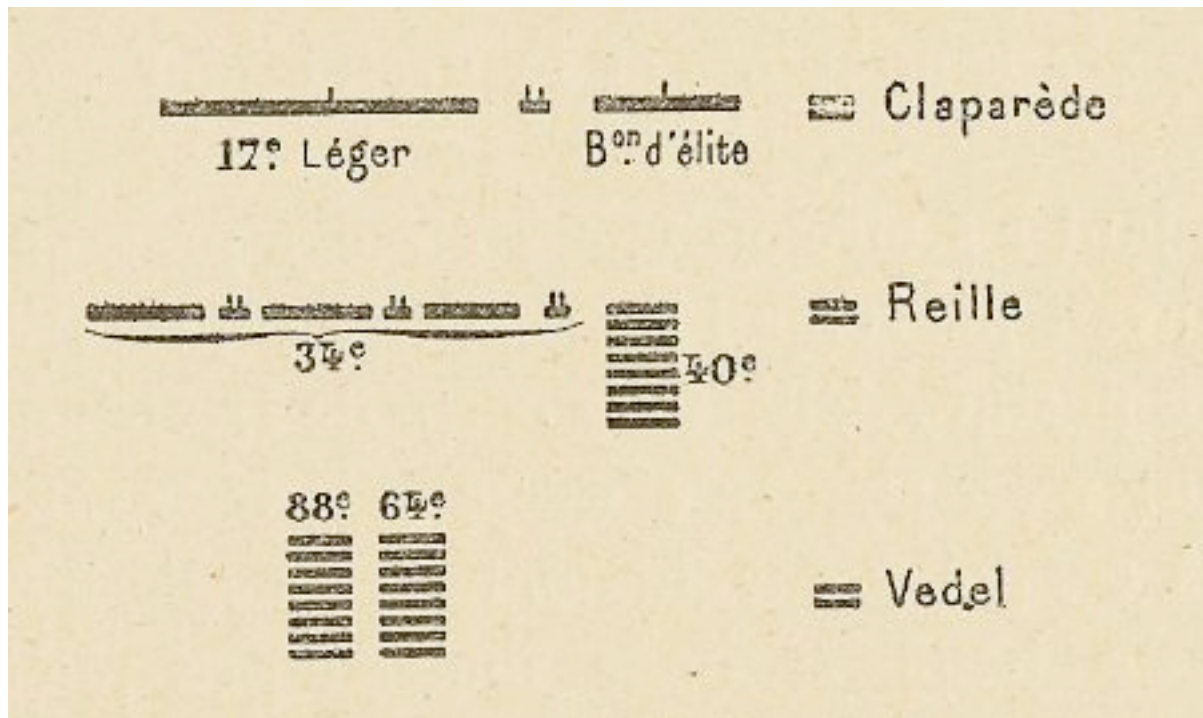
1797, formation adoptée par Bonaparte au Tagliamento

Il s'agit du tout premier "ordre mixte" "délibéré" vu sur un champ de bataille. Il combine parfaitement ordre profond aux ailes et ordre mince au centre. Ainsi ledit centre, probablement visé par l'ennemi, encaisse moins de pertes et renvoie davantage de feux, tandis que les ailes, moins visées et plus mobiles en même temps que plus puissantes sont prêtes à déborder l'ennemi, qu'il attaque le premier où reçoive l'attaque, lorsque le général le jugera suffisamment affaibli.

Tout comme le précédent qui relève de la Révolution, le schéma ci-dessous, qui relève, lui, du Consulat, n'illustre pas, à proprement parler, des formations prises sous l'Empire, mais c'est jouer sur la lettre car pour ce qui est de l'esprit, nous sommes bel et bien dans la même démarche, raison pour laquelle ils sont là, ce qui me permet de vous parler de la phase finale et décisive de Marengo en 1800.

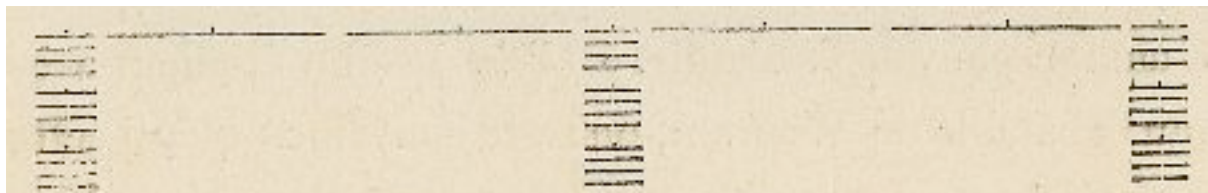


1800, la division Boudet, menée par Desaix à Marengo



1806, la division Suchet à Léna (Ve Corps d'Armée de Lannes)

La division est déployée sur trois lignes, une par brigade. Les Légers et le bataillon d'élite (composé des compagnies d'élite des 3e bataillons -dépôts- des régiments de la division) sont formés en ligne. La 2e brigade est moitié en ligne, moitié en colonne, et la 3e ligne est entièrement en colonne. Parfait compromis entre ordres mince et profond.



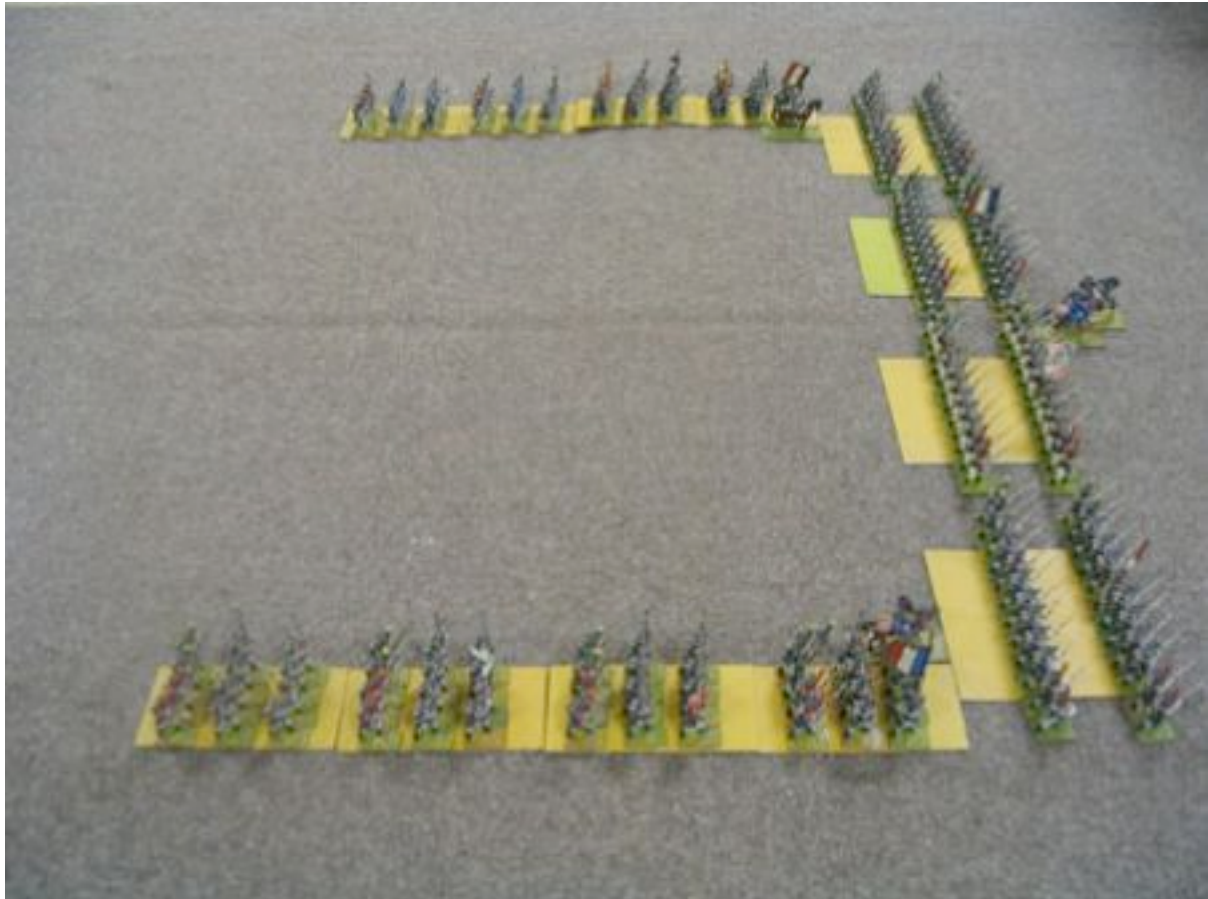
1809, le IVe corps de Sébastiani à la bataille d'Almonacid (Espagne)

L'ordre mixte est ici déséquilibré par la profondeur trop conséquente des colonnes, dont au moins celle du centre est appelée "par construction" à subir de lourdes pertes.

L'explication que l'on peut hasarder n'est en rien militaire, seule tient debout l'urgence relative de la situation du général voulant à tout prix remporter une victoire personnelle avant l'arrivée prochaine des renforts amenés par le roi Joseph. En effet, le souverain aurait alors assumé, en titre sinon de fait, le commandement de l'armée, et récolté les lauriers de la victoire certaine que les Espagnols n'étaient pas en mesure de disputer.

La preuve en est que l'assaut brutal et frontal des troupes de Sébastiani suffit à l'obtenir, mais au prix de 2.400 pertes dont au moins 2.000 auraient été évitées en attendant le roi, tandis que l'ennemi aurait alors subi un bien plus important revers. Mais Sébastiani tenait sa victoire, la seule de toute sa carrière, et se voyait déjà maréchal de l'Empire et duc espagnol. Le nom était déjà choisi et les armoiries peintes sur sa calèche mais l'Empereur ne le fit pas maréchal et s'opposa à ce que son frère le fasse duc. Peut-être le Maître se souvenait-il des canons perdus par le général à Talavéra... qu'il lui fit payer.

Les figurines permettent d'illustrer ci-dessous la formation d'attaque au moins inadaptée choisie par le généra Macdonald à Wagram en 1809. Chaque paquet de 12 figurines représente un bataillon de 400 hommes, soit à mi-effectif, si bien que ce que l'on a souvent présenté comme un corps d'armée n'aligne ici qu'environ 6.400 hommes, soit l'effectif d'une petite division. Chaque figurine représente les trois rangs de profondeur réglementaires. Ainsi le front de la formation, soit quatre régiments de deux bataillons déployés en ligne l'un derrière l'autre font six rangs d'hommes réels. Chacun des quatre bataillons des colonnes par division (2 compagnies) des ailes compte neuf rangs.



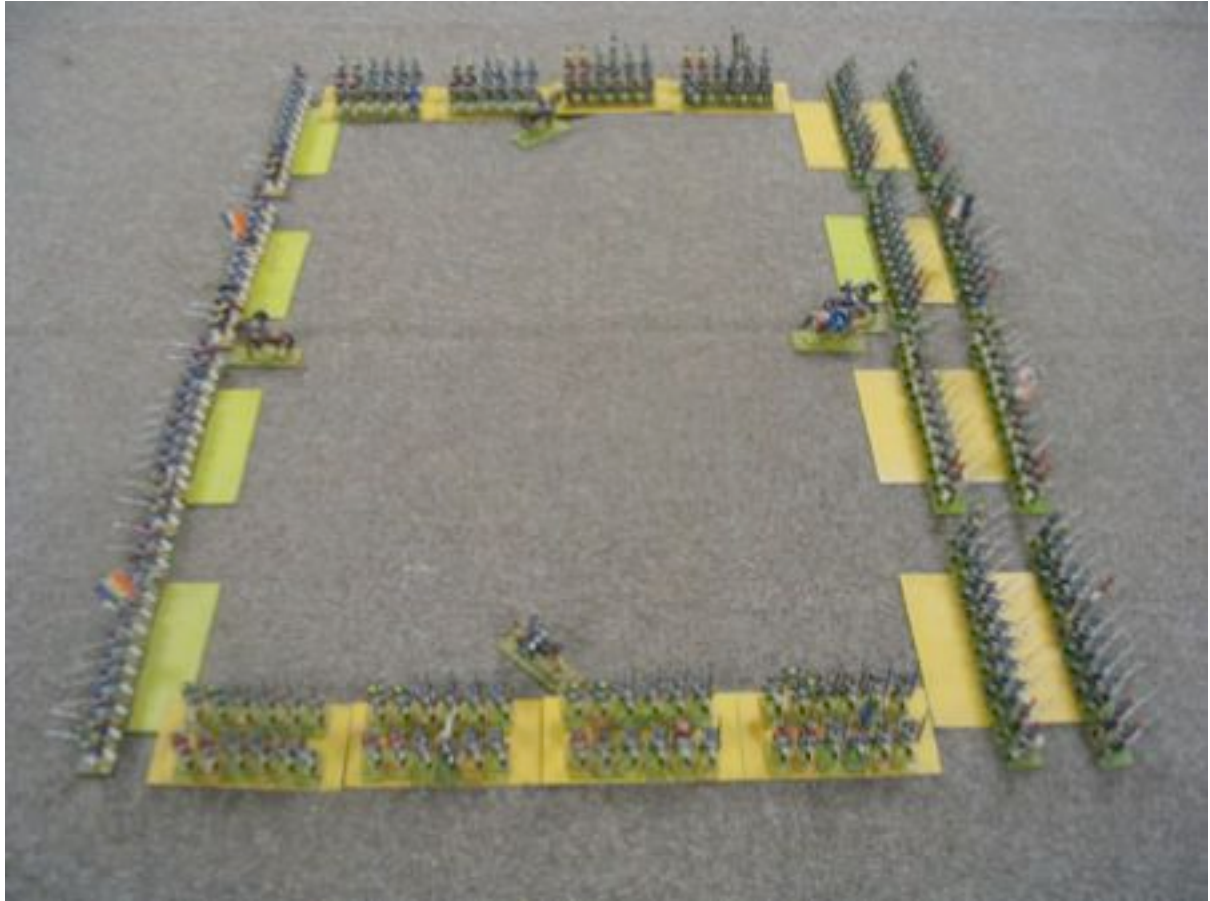
1809, "la colonne Macdonald" à Wagram (figurines 25 mm collection Diégo Mané)
Les photos sont extraites d'un article complet présent sur "Planète Napoléon", ici :

http://www.planete-napoleon.com/docs/La_colonne_Macdonald.pdf

Cette formation, massivement soutenue par la "grande batterie de cent pièces" de Lauriston, par toute la cavalerie (cuirassiers de Nansouty et Garde Impériale) sous Bessières, et par les divisions Pachtod et Durutte de l'Armée d'Italie, va s'avancer "en coin" vers le centre de la ligne ennemie. Elle sera renforcée de la division Séras, commandée par le général de brigade Moreau par suite de la blessure du divisionnaire la veille, à l'occasion des graves déboires expliquant le sous effectif des divisions.

Très vite l'ennemi va accabler la "colonne Macdonald" sur trois côtés, la mitraillant et la fusillant d'importance. Il faut reconnaître qu'elle était immanquable, et que si le but de l'Empereur était d'attirer l'attention de l'ennemi, il fut pleinement atteint, comme le furent aussi de très nombreux soldats. Comme l'artillerie, qui avait aussi affaire à forte partie, avait du se taire pour laisser passer la colonne, et que la cavalerie de Bessière n'intervint pas ou peu, la colonne, après des succès initiaux, commençait à ralentir insensiblement.

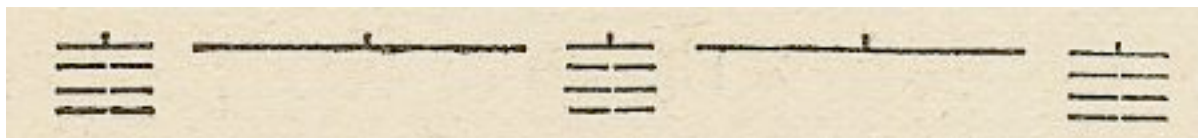
La cavalerie ennemie menaçant à son tour, Macdonald arrête l'avance de sa troupe et lui ordonne de se former en carré. Les colonnes des ailes font respectivement face à droite et à gauche tandis que l'ennemi cherche à les déborder. Fort heureusement arrivait enfin la division Séras qui put in extrémis fermer le quatrième côté de ce gigantesque carré de désormais 8.000 hommes (initiaux). La cavalerie autrichienne, sans doute inquiète de la présence, fut-elle immobile, de la cavalerie de Bessièrès, ne put l'enfoncer et renonça.



*1809, "le carré de Macdonald" à Wagram (figurines 25 mm collection Diégo Mané)
Sans prise en compte des pertes antérieures, ce carré représente 8.000 hommes.*

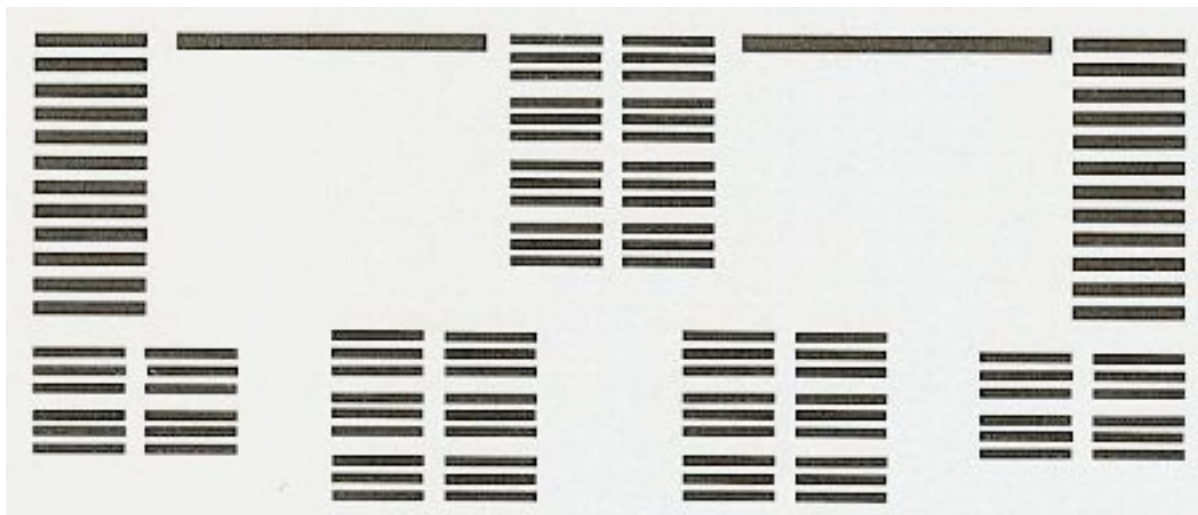
Le long arrêt de la colonne devenue carré, sous la fusillade de face et de flanc de l'infanterie ennemie et sous les tirs croisés de son artillerie, devaient fatalement coûter cher. En effet, dans la configuration ci-dessus, chaque boulet ennemi traversant de 9 à 12 rangs d'hommes pouvait potentiellement occasionner de dix à vingt pertes parmi les fantassins français. Or il y avait 72 pièces dans le secteur... Nonobstant, la colonne reprit sa marche en avant, masquée par l'épaisse fumée occasionnée par tant de tirs.

Lorsqu'elle se dissipa l'ennemi immédiat avait disparu, mais les rangs sont si fortement diminués que la troupe s'émeut et flotte, forçant le général à l'abriter dans une carrière en attendant des renforts car il craint de ne pouvoir soutenir le moindre retour offensif des Autrichiens. Il ne lui reste en effet que 1.500 hommes, soit pour imaginer la chose, environ l'effectif représenté ci-dessus par le quatrième côté du carré. Le reste, soit les 4/5e de l'ensemble, manque alors à l'appel. 6.500 hommes sont donc tombés morts ou blessés au cours de l'avance ou, selon l'expression consacrée, sont "restés en arrière".



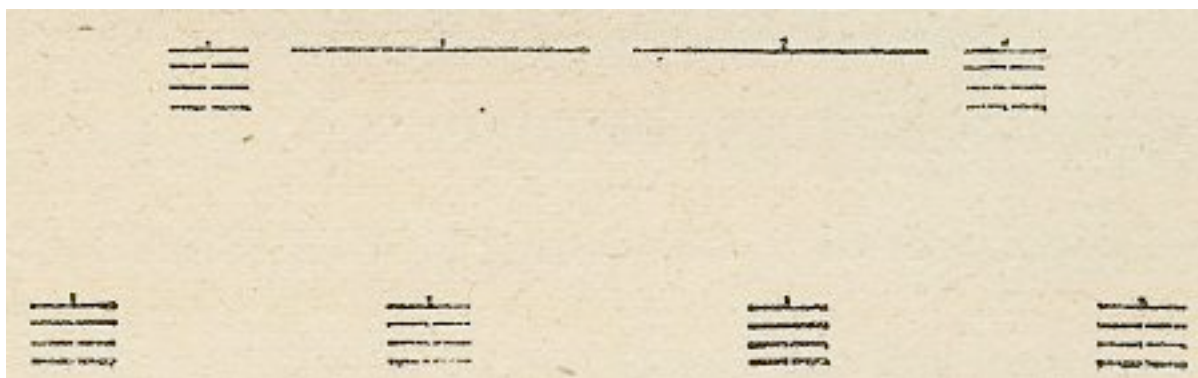
1811, attaque de Pozo-Bello par la division Marchand

L'ordre mixte adopté ci-dessus ressemble à celui d'Almonacid, en plus raisonnable. Le terrain d'une part, comme l'adversité d'autre part, bien que britannique, ne présentaient pas le risque d'être fortement canonné et donc l'avance fut couronnée de succès à peu de "frais", l'ennemi payant, lui, le prix fort. La division Houston fut vertement malmenée.



1811, les divisions Girard et Gazan (Ve Corps d'Armée) à l'Albuéra

Nous retrouvons une formation de type Almonacid, encore plus profonde car doublée d'une deuxième division entièrement en colonnes, qui subira presque autant de pertes que la première sans pratiquement combattre. Elle tentera trop tard un désastreux passage de lignes en avant alors que la première division, quatre fois décimée et la moitié de ses officiers abattus, n'était plus en état d'y coopérer. La confusion qui s'ensuivit fut fatale. Les deux divisions mêlées y perdirent plus de 3.000 h sur 8.000. Les environ 2.000, puis à la fin 3.600 Britanniques en ligne n'en perdirent "que" 1.400, dont plus de 1.000 dans les premiers, qui supportèrent donc plus de 50 % de pertes.



1812, la division Morand à l'attaque de la Grande Redoute, La Moskowa
Retour à un ordre mixte "raisonnable" soutenu à distance par une 2e ligne en colonnes.

The diagram illustrates the organizational structure of a Division. At the top, a large bracket labeled "Division" encompasses the entire structure. Below this, two main branches are shown: "2^e brigade" on the left and "1^{re} brigade" on the right. Each brigade is further divided into two battalions: "2^e battalion" and "1^{re} battalion". The 1^{re} regiment is associated with the 1^{re} battalion of each brigade, while the 2^e regiment is associated with the 2^e battalion of each brigade. The 5^e regiment is shown at the bottom, associated with the 1^{re} battalion of the 1^{re} brigade.

Le diagramme illustre la structure hiérarchique des unités militaires françaises en 1914. À la base, il y a l'Artillerie, représentée par une longue rangée de 24 canons. Au-dessous, l'Infanterie légère (brigade ou régiment) est représentée par deux longues lignes horizontales. Ensuite, la 2^e brigade (ligne) est détaillée : elle comprend un 2^e régiment (avec un 2^e bataillon et un 1^{er} bataillon) et un 1^{er} régiment (avec un 2^e bataillon et un 1^{er} bataillon). La 3^e brigade (ligne) est également détaillée : elle comprend un 2^e régiment (avec un 2^e bataillon et un 1^{er} bataillon) et un 1^{er} régiment (avec un 2^e bataillon et un 1^{er} bataillon). Les bataillons sont représentés par des lignes horizontales, et les régiments par des arcs surmontés de ces bataillons.

Infanterie légère
(1^{er} régiment)

Artillerie

Artillerie

5^e régim. 4^e régim. 3^e régim. 2^e régim.

1^{ers} bataillons de chaque régiment

2^{es} bataillons de chaque régiment

17

LES MARCHES DE GUERRE

Mais quittons les champs de bataille pour nous préoccuper du plus important pour l'Empereur, comment y amener un maximum de troupes en un minimum de temps. «Activité, activité, vitesse... parfois un bataillon décide d'une journée» avait dit en 1809 le «Maître des batailles» s'adressant au maréchal Masséna. Et de fait il en gagna beaucoup grâce à ses «marches de concentration» qui stupéfièrent l'Europe vingt ans durant et restèrent inégalées jusqu'à l'ère mécanique.



Du maréchal au soldat (Masséna et le 86e de Ligne en 1810)

«L'Empereur se sert plus de nos jambes que de nos baïonnettes» disaient les soldats de 1805, et ils avaient raison. C'est pourquoi après les fusils et les munitions l'attention de Napoléon se portait aussitôt sur les chaussures (en pratique trois paires par homme pour 1.000 km, en théorie une seule...), le «gas-oil» de l'époque, sans lequel aucune armée ne peut marcher vite et longtemps.



La chaussure 1812

Or l'art de Napoléon consistait, entre autres, à concentrer rapidement sur un point donné une masse de troupes jusque-là dispersée, pour les besoins du ravitaillement d'une part, pour ne pas donner l'éveil à l'ennemi d'autre part. Cela permettait aussi d'utiliser plusieurs axes de progression en même temps et convergeant sur le point souhaité pour y accabler l'ennemi.

Bien sûr, sans téléphone ni GPS et seul à les décider, réaliser de telles manoeuvres confine au génie qui était le sien. Force est de constater que l'exécution ponctuelle de ses ordres amena de très grands succès, et que ses rares échecs doivent tout à des fautes d'exécution, voire d'inexécution, de la part de lieutenants de moins en moins à la hauteur des circonstances et dont les fautes répétées finiront par coûter à l'Empereur jusqu'à son trône.

Mais à défaut de ses maréchaux et généraux des dernières campagnes Napoléon put toujours compter sur ses soldats, vétérans comme conscrits, qui s'ils grognaient marchaient toujours, plus vite et bien mieux que leurs adversaires, c'est un fait qui étonne encore aujourd'hui.



1812, fantassins du 7e Léger (notez les bidons, tous différents)

Bien mieux, on l'a compris, quand les ordres de l'Empereur étaient exécutés. Point d'erreur ni de contre-marche, ni fatigue inutile. Droit à l'essentiel. Efficace. Calcul précis à l'heure près du débouché des différentes colonnes pourtant parties de fort loin d'endroits différents. Les Coalisés ne savaient pas le faire à ce niveau d'excellence, et de très loin. Plus vite, là c'est encore plus surprenant. Certes, le Français était manifestement meilleur marcheur que l'Allemand ou le Russe, tous les textes le confirment et j'ai pu tirer les comparaisons suivantes lors de mes travaux visant aux reconstitutions de campagnes.

Vitesse moyenne constatée sur routes en km/h des troupes en campagne :

Français : 4 km/h (soit 1 «lieue de poste»).

Anglais, Prussiens après 1808 : 3 km/h.

Autrichiens et Russes, Prussiens jusqu'en 1807 : 2 km/h.

Pour les Français, 4 km correspondait à la «lieue de poste» et servait de base aux calculs de l'Empereur. Tant de lieues faisaient alors tant d'heures de marche pour l'unité qui la fournissait. Les étapes étaient calculées d'avance en fonction pour que les unités arrivent à telle ou telle localité en temps et heure pour y passer la nuit après y avoir été ravitaillées.

Des officiers précédaient en effet la colonne pour ordonner aux villes étapes de préparer x milliers de rations pour la troupe, voire la loger, fournir par réquisition tel ou tel bâtiment pour elle où l'état-major, avec gîte et couvert, etc... (parfois la réquisition n'était que ruse).

La «profondeur» d'une unité d'infanterie sur une route correspondait en principe à son front de bataille en ligne sur trois rangs. Compte tenu des intervalles cela peut se résumer à 0,50 m par homme dans la colonne. Une division de 8.000 hommes occupera donc 4.000 mètres, soit notre lieue de poste, et mettra une heure à s'écouler entièrement.

Huit heures de marche de la sorte, entrecoupées de haltes horaires de 5 mn et d'une halte d'1/2 heure à 3/4 d'étape permettaient d'abattre 32 km par jour, distance habituelle pour des Français, mais incroyable pour des Prussiens, qui perdirent la campagne de 1806, entre autres raisons certes mais aussi celle-là, pour n'y avoir pas cru. «Pourtant, ils ne peuvent pas voler» avait dit le Duc de Brunswick, qui pensait comme tout son état-major que 24 km par jour était déjà tout-à-fait «exceptionnel»... alors 80 km en deux jours c'était impossible... mais pas français !

Que dire encore de la division Friant du IIIe corps de Davout qui fournit 144 km en 35 heures de marche en seulement deux jours et une nuit, avant de faire 10 km de plus au matin suivant pour gagner le champ de bataille d'Austerlitz et s'y battre dix heures d'affilée à un contre quatre ? Que c'étaient des hommes qui avant de se battre savaient marcher !

A ce propos me vient une anecdote significative : au matin d'Austerlitz un officier français du IIIe corps est capturé par les Russes et interrogé par le Tsar. Alors qu'il décline l'unité à laquelle il appartient le monarque l'interrompt. "Cela ne se peut, Monsieur, ce corps est à Vienne". Et l'officier, exagérant à peine, de répondre : "Il y était hier, Sire, aujourd'hui il est ici", laissant tous ses auditeurs perplexes...



1813, Fusilier du 4e de Ligne en marche (notez le bidon)
Sur cette splendide unité en 1814 lire l'article au lien ci-dessous :

<http://www.planete-napoleon.com/docs/1814.4eLigne.pdf>

En marche de guerre les unités étaient dotées de quatre jours de «rations de fer», mais n'y touchaient qu'en cas d'impossibilité à se nourrir «sur le terrain». Les fourgons étaient limités à un par bataillon. L'artillerie était en charge des fourgons de munitions pour l'infanterie en sus des siens propres.

C'était l'une des supériorités de l'armée française que sa «légèreté», héritée des guerres révolutionnaires où il fallut bien s'habituer à se passer des nombreux impédimentas qui alourdissaient encore les armées ennemies. La prussienne de 1806 dormait sous des tentes et la française «à la belle étoile», ce qui garantissait un «démarrage» beaucoup plus rapide chaque matin.

Chaque matin où les troupes se rassemblaient en bataille (en ligne sur trois rangs) pour l'appel, avant de faire «par le flanc droit» et commencer leur marche, en l'hypothèse par trois de front, ce qui favorisait de même, une fois parvenu dans la zone souhaitée, la prise des dispositions de combat par un simple «à gauche en bataille» au fur et à mesure de l'arrivée des troupes.

Bon d'accord, me direz-vous, nous parlons là de soldats d'élite, de ceux que l'on ne peut remplacer, la catastrophe de Russie l'a bien montré. Alors comment les conscrits de 1813 et les «Marie-Louise» de 1814 ont-ils pu maintenir aux colonnes de marche françaises leur vitesse supérieure à celles des Alliés restées globalement aussi «lentes» qu'au début ?

La réponse vint encore de Napoléon.

La durée d'écoulement et la vitesse sont fonction de la largeur des colonnes. Plus une colonne est large plus la marche est pénible mais plus rapide est le déploiement. Les déplacements par 3 files de 1805 sont devenus vers la fin de l'Empire par 12 à 15 files, Napoléon allant même jusqu'à 40 files lors de la marche sur Dresde en 1813.

Au fur et à mesure que la qualité de la troupe baissait, et sa "vitesse tactique" avec, Napoléon la maintenait stratégiquement en jouant sur son temps d'écoulement grâce à l'augmentation du front des colonnes de marche. Ainsi, malgré une vitesse qui s'est rapprochée tactiquement, les Français ont continué à se déplacer plus vite stratégiquement que les Alliés essentiellement grâce à une marche plus concentrée.

CONCLUSION

Des rives de Poméranie
Jusqu'au tréfonds de l'Italie
Des côtes de Lusitanie
Jusques-au coeur de la Russie



1815, l'Armée du Nord en marche (Detaille)

Ces modernes légions de César que furent les divisions d'infanterie de Napoléon Premier «reculèrent les limites de la gloire» par leurs exploits guerriers, mais surtout étonnèrent le monde par la rapidité de leurs mouvements, due certes à leur caractère éminemment français, mais aussi et surtout grâce à l'extraordinaire aptitude au commandement en chef d'armées de leur général, sans doute le plus grand de tous les temps, qui sut user, voire abuser, de leurs immenses qualités de soldats, qui firent qu'ensemble avec lui, intimement associés, leur armée, nombreuse parmi d'autres de l'Histoire, restera à jamais gravée dans les mémoires collectives comme LA Grande Armée.

Il est donc particulièrement remarquable de constater que ces enseignements comme beaucoup d'autres d'ailleurs, furent perdus pour l'armée française qui ne retrouva jamais ses capacités de la période napoléonienne. Il est également vrai que depuis deux siècles la France n'a pas eu la chance d'avoir à sa tête un homme tel que Napoléon, et sans doute ceci explique-t-il cela, mais «sic transit gloria mundi», ainsi va la gloire du monde !